Ill.mo e Ex.mo Snr.

[illegible]

Havendo os Jornaes de Londres, e Pariz annunciado a provinda partida de hum Ministro dos Estados-Unidos para residir junto de Sua Magestade Imperial, folguei tanto com esta noticia, que tratei logo de averiguar a verdade, dirigindo-me á Mr. Sheldon que, na ausencia do respectivo Ministro, Mr. de Gallatin, se acha encarregado dos negocios do Governo Americano nesta Côrte.

Soube então que o dito Governo havia participado officialmente á Sua Legação em Pariz a resolução que tomára de reconhecer a Independencia, e a nova Cathegoria Politica do Brasil, e de acreditar hum Representante Seu junto de Sua Magestade Imperial: E sabendo eu que me cumpria dar a maior publicidade á noticia deste reconhecimento, em ordem á incitar a adjuvação das Potencias da Europa para o mesmo fim, redigi, e fiz publicar o artigo que V.Ex.a verá no Jornal incluso, escrito nos termos que me pareceram mais adequados ao meu intento.

Bem quizéra eu que esta publicação surtisse quanto antes todo o desejado effeito; porem receio que o successo não corresponda plenamente ao meu desejo, mormente pelo que respeita á esta Potencia; porque o seu Governo está tão enfatuado com a rapidez da marcha do seu Exercito na Hespanha, e tão preoccupado com os negocios da Monarquia Hespanhola, que o creio menos bem disposto, do que estava tres mezes antes, á favor do Novo-Imperio.

Isto não obstante, espero que elle haja de effectuar brevemente o

promettida remoção do Consul Maler, e a nomeação do esti-
mavel Conde de Gestas, que já voltou á esta Capital, para o lu-
gar do removido; e a circumstancia de haver o dito Conde
casado com huma Senhora que he Sobrinha de Madama de
Chateaubriand contribuirá, em grande parte, para resolver o
Ministerio á desempenhar a promessa da mencionada re-
moção.

Além do artigo que se contem no Jornal incluso, fiz publicar
o que se acha no Monitor de hoje, para dar á conhecer á Europ
a importancia do movimento commercial do Porto desta Cap
tal; porque, sendo o interesse o grande móvel da politica dos
binetes, convem-nos activar por todos os módos este interes
á favor do Brasil.

Sendo quanto me incumbe noticiar hoje á V. Ex.ª terminarei
o presente Officio, pedindo á V. Ex.ª o obsequio de elevar á Augu
Presença de Sua Magestade Imperial as minhas sinceras
e acatadas felicitações pelo fausto reconhecimento do Sa
Preeminente Titulo por parte do Governo dos Estados-Unid
da America Septentrional.

Deos Guarde a V. Ex.ª Paris em 7 de Junho de 1825

Ill.mo e Ex.mo Sr. José Bonifacio de Andrada e Silva

Manoel Rodrigues Gameiro Pesso

VIVE LE ROI! *quand même...*

VENDREDI 6 JUIN 1823.

(N° 167.)

Les Bureaux de rédaction et d'abonnement sont rue de la Michodière, n° 2.

S'adresser à M. le Directeur du *Drapeau Blanc*, qui ne recevra que les lettres affranchies.

PRIX : 18 fr. pour trois mois.
36 fr. pour six mois.
72 fr. pour un an.

Le Bureau de la distribution du Journal est rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17.

LE DRAPEAU BLANC.

NOUVELLES OFFICIELLES DE L'ARMEE D'ESPAGNE.

ARMÉE DES PYRÉNÉES.

Rapport de M. le major-général à S. Ex. le ministre secrétaire-d'Etat au département de la guerre.

Madrid, le 29 mai 1823.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Ex. l'extrait des rapports qui me sont parvenus sur l'intérieur de l'Espagne.

Ballestéros a réuni à Valence les troupes qu'il avait amenées d'Aragon, ou qui se trouvaient à Terruel, Valence, Alicante, Peniscola et Carthagène. Il est sorti de Valence le 22 mai, et a marché vers le Xucas, qu'il a dû passer pour se retirer vers Grenade.

Les troupes qui étaient à Madrid et aux environs, sous le commandement de l'Abisbal et de Zayas, se sont retirées sur Talaveyra de la Reyna, et vers l'Estramadoure.

Cette double combinaison laisse la route de Séville dégarnie.

Dans la province de Malaga, le peuple se refuse à payer les impôts. Des villages se sont insurgés, et l'on a été obligé d'envoyer des miliciens vers *Acia-la-Serrania*, pour étouffer cette insurrection.

La désertion est très-grande parmi les constitutionnels. On a essayé de former une armée de réserve en Andalousie; mais Villa-Campa, qui devait la commander, n'a pu réunir que quelques hommes.

L'esprit de cette province est très-bon. La Galice, l'Estramadoure, n'attendent qu'un point d'appui pour s'insurger. La Manche est entièrement délivrée des libéraux, qui y sont en ce moment l'objet de la haine et des persécutions du peuple.

Indépendamment de l'argenterie des églises qu'ils ont enlevée, les libéraux ont frappé presque partout d'énormes réquisitions en argent, chevaux, etc.

Une lettre écrite de Séville, sous la date du 22 mai, fait connaître que « Lopès-Banos remplace le comte de l'Abisbal, qui a donné sa » démission, et est resté dans les environs de Madrid.

» On a triplé la garde qui veille sur la famille royale, parce qu'on » craignait que la population ne cherchât à la délivrer; par ce même » motif, on a interdit aux prisonniers la promenade dans le jardin de » l'Alcaraz. »

Une croisière est devant Cadix, et empêche de sortir du port jusqu'aux bateaux-pêcheurs. On croyait même à Séville qu'il se trouvait, parmi les bâtimens français qui composent cette croisière, plusieurs vaisseaux et frégates russes.

Morillo est à Bénavente, avec les débris des divers corps constitutionnels et quelques nouvelles levées que dissipera facilement le général Bourck, qui exécute en ce moment un mouvement sur Léon.

Le général portugais Silveyra est, dit-on, à Salamanque.

Plusieurs députés aux cortès paraissent être dans l'intention de quitter Séville pour se soustraire à l'anarchie qui y règne.

M. Garcia Herréros a été nommé ministre de l'intérieur, et n'a point accepté.

L'arrivée des Français est ardemment désirée par les hommes de tous les partis. Les royalistes les appellent pour consolider leur délivrance; les libéraux, pour se garantir des vengeances auxquelles ils sont exposés. *Le major-général* comte GUILLEMINOT.

Les dépêches arrivées aujourd'hui de Madrid, font connaître que, de toutes les provinces d'Espagne, la grandesse s'empresse d'adhérer à l'adresse présentée à S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, et publiée dans le *Moniteur* du mardi 3 juin.

Voici les noms des quatorze nouveaux dignitaires :

Le marquis de Camaraso, le marquis de Mulserit, le duc de Berwic et d'Albe, le marquis d'Abayden de San-José, le duc de l'Infantado, le comte de Cervellon, le duc de San-Fernando, pour le marquis de Villamon de Duero, le marquis de Balaica, la duchesse de Montessano, le comte de Fuentes, le marquis de la Romana, le comte de Castille et Orgar, le comte de Revilla-Gigédo, le comte de la Puebla, pour le comte de Salbatrane.

Grand quartier-général.

Madrid, le 30 mai.

Voici ce qui a hâté notre marche sur Madrid : le général espagnol Zayas était venu à Buitrago au grand quartier-général pour traiter avec le prince, qui, n'ayant pas voulu le voir, l'a fait entendre par le major-général. Zayas demandait de rester à Madrid avec ses soldats, qui feraient le service conjointement avec les Français, promettant, à cette condition, l'entrée de la capitale. Le major-général répondit à Zayas que les Français entreraient à Madrid quand il leur plairait. Zayas se réduisit alors à supplier que notre entrée se fît le 23, et que nos troupes remplaceraient les constitutionnels, pour éviter toute effusion de sang. Zayas abusa bientôt de notre générosité. Deux jours après, Bessières, aux portes de Madrid, ignorant cette convention, fit annoncer à Zayas qu'il allait entrer dans la capitale. Zayas répondit qu'il pouvait entrer, et qu'il allait donner ses ordres pour le recevoir, et faire le service de moitié avec lui jusqu'à l'arrivée des Français.

Une partie du peuple de Madrid, à cette nouvelle, se porta à la rencontre de Bessières, hommes, femmes et enfans, avec des instrumens et des palmes dans les mains. Au retour, et à la porte d'Alcala, deux pièces chargées à mitrailles et masquées jusqu'alors firent feu sur le cortège, et la cavalerie constitutionnelle chargea ces malheureux et égorgea sans pitié tous ceux qu'elle put atteindre. Bessières perdit cent hommes environ, et les habitans de Madrid trois cents de leurs frères, époux, enfans. C'est le 20 mai qu'a eu lieu cet horrible assassinat.

Le 22, à trois heures, nous étions à Chapmartin (une lieue de

SPECTACLES DU 6 JUIN.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — La Vestale, Cendrillon.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Sylla, l'Ecole des Bourgeois.

THÉATRE FEYDEAU. — Zémire et Azor, la Fête du Village.

THÉATRE ROYAL ITALIEN. — . . . .

SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS. — La 1re rep. de Pierre et Thomas Corneille, Rodogune.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — M. Champagne, Nicolas Remi, la Dame des belles Cousines.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — (Spectacle demandé.) La Loge, Michel et Christine, la Pension bourgeoise, l'Intérieur d'un Bureau.

VARIÉTÉS. — Paris, Oreste et Pilade, l'Enfant de Paris, les Cuisinières.

THÉATRE DE LA GAIETE. — La Lecon paternelle, un Coup de Baguette, Barbe-Bleue.

AMBIGU-COMIQUE. — Louise, Stanislas.

PORTE SAINT-MARTIN. — Polichinelle Vampire, Valérien, le petit Jules.

PANORAMA-DRAMATIQUE. — Tringolini, la Cousine, les Inséparables.

THÉATRE DE M. COMTE. — Croquemitaine repoussé avec perte, le petit Clerc, les Brigands, le Ramoneur.

HYPPODROME MARBEUF à gauche de la grande avenue des Champs-Elysées. — Tous les jours entrée publique, seulement pour la promenade à pied, ou avec ses propres chevaux et voitures.

PROMENADES DANS LA GROTTE D'ANTIPAROS, Palais-Royal. — Tous les jours, depuis cinq heures du soir jusqu'à onze.

Le Cosmorama donne une nouvelle exposition, qui complète le voyage en Espagne. Après avoir pénétré dans la grande et curieuse chaîne des Hautes et Basses Pyrénées, et en traversant les fameux défilés de Pancorbo, de Mont-Dragon, et l'Ebre, on arrive à Madrid, en suivant nos troupes victorieuses depuis Bayonne, Vittoria, Valladolid et le grand Escurial De là, le spectateur arrive aux résidences des rois maures, Séville, Cordoue, Grenade, et visite cet ancien entrepôt des trésors mauresques, Antequera, forteresse presque inexpugnable, dans les gorges de la Sierra-Morena. Quelques vues de la Grèce enrichissent l'exposition de juin. Nous citerons aussi avec éloge la ville et les environs d'Athènes, la célèbre Corinthe, à l'entrée du Péloponèse, etc., etc.

THÉATRE ROYAL DE L'OPERA-COMIQUE.

Remise de *l'Auberge de Bagnères*. — *Maison à Vendre*. — Début de M. Valabert.

Dans l'énumération que nous avons faite, à l'occasion des *Deux Cousines*, des nombreux ouvrages destinés à présenter les dangers et les ridicules de l'éducation, ou, pour mieux dire, d'une instruction déplacée, nous avons oublié *l'Auberge de Bagnères*. Cette pièce offre non seulement une jeune fille, mais deux, sottement élevées par une mère d'une bêtise aveugle et a peu près folle d'amour maternel. Oubliant l'infériorité de leur état et de leur fortune, les jeunes personnes veulent briller dans un monde pour lequel elles ne sont point faites. Elles espèrent y trouver des maris opulens et titrés qui, se laissant séduire par les

Madrid), et le 23, à quatre heures et demie du matin, nous entrions à Madrid au milieu d'une population ivre de joie. Les postes furent relevés assez amicalement; mais, à la sortie des portes de Tolède, nous ne pûmes retenir le peuple, qui tomba sur ses oppresseurs à coup de bâton. A six heures, les rues étaient encombrées; les uns, des palmes en main, chantaiedt leur délivrance, d'autres cassaient les vîtres des plus ardens révolutionnaires; d'autres, enfin, pillaient les boutiques des plus anti-royalistes marchands, surtout des libraires, qui, par les écrits virulens qu'ils débitaient, semaient l'anarchie.

Notre infanterie et notre cavalerie, auxquelles s'était jointe notre gendarmerie, s'efforçaient de réprimer ce torrent. On a donné des sauvegardes à certains constitutionnels.

Les Espagnols ne pillaient pas pour acquérir, car beaucoup d'entre eux ont rapporté à nos généraux l'argent pillé, pour le distribuer aux pauvres. L'affaire de la porte d'Alcala avait tellement exaspéré le peuple, qu'il voulait brûler toutes les maisons des révolutionnaires, mais on l'en a empêché.

Le 22, à sept heures du matin, on avait abattu et brisé la pierre de marbre blanc de la Constitution, qui était sur la *Plaza Mayor*.

Madrid, 31 *mai*.

Le 30 mai, jour de la Saint-Ferdinand, la régence a reçu tout Madrid. Le duc de l'Infantado a fait tous les honneurs de cette journée.

On ne parle que de la marche de deux de nos colonnes sur Séville. Le général Bordesoult et le général Obert les conduisent.

La régence a nommé des ambassadeurs auprès de toutes les cours de l'Europe. On dit que c'est le duc de San-Carlos qui viendra à Paris.

Correspondance particulière.

Du quartier-général de Gironne, le 29 mai 1823.

Après que la division Curial, à la suite de savantes manœuvres, eut poussé l'ennemi jusqu'à la position de Mongat, au-delà de Mataro, cette dernière ville fut occupée par nos troupes. Le 24 fut un jour de fête : il y eut illumination et bal; quelques officiers supérieurs espagnols sortirent de Barcelonne, et, déguisés en paysans, se glissèrent, à la faveur de ce déguisement et du tumulte de la fête, dans les rues de Mataro, et purent examiner et calculer nos forces. Déjà une colonne ennemie était sortie de Barcelonne avec huit pièces de canon; le général français en était instruit, mais ne s'attendait pas à être attaqué dans la ville. Son artillerie était restée à Gironne; il n'avait pu l'emmener avec lui dans ses marches rapides et pénibles, à travers les montagnes.

Le 25, à deux heures du matin, la sentinelle avancée est égorgée; le poste attaqué se replie sur la ville; les faubourgs sont occupés par l'ennemi. On bat la générale de nuit; nos soldats sortent en toute hâte, se rangent sous les ordres de leurs chefs, marchent à l'ennemi avec un peu de confusion d'abord, mais peu à peu l'ordre se rétablit. D'un côté, on crie *vive la Constitution*! de l'autre, on crie *vive le Roi*! Ce dernier cri est le signal de la victoire. L'ennemi est chassé des faubourgs, et poursuivi jusqu'à une distance d'une lieue de la ville. Là, il prend position, et tient tête à nos troupes, qu'il incommode par son artillerie. Mais, en moins d'une heure, la position est enlevée à la baïonnette; l'ennemi est culbuté, et laisse 200 morts sur le champ de bataille. Plusieurs prisonniers, 200 fusils, 300 sackos et un grand nombre de cartouches sont tombés en notre pouvoir.

On ne peut donner trop d'éloges au 6e léger et au 18e chasseurs.

L'avantage obtenu est d'autant plus remarquable que plusieurs libéraux de cette ville, qui ont été arrêtés, avaient préparé l'affaire de concert avec l'ennemi; que plusieurs soldats ont été retenus chez eux, et qu'on a trouvé dans plusieurs maisons des amas de pierre et de matières inflammables pour nuire à nos soldats pendant leur sortie ou pendant le combat, s'il eût eu lieu dans la ville. Mais les constitutionnels ne purent y pénétrer : ils étaient pourtant trois contre un; ils avaient de l'artillerie, et nous n'en avions pas.

Aujourd'hui l'armée est à une lieue au-delà de Mataro; l'ennemi est devant nous. Notre artillerie est arrivée, et nul doute que l'affaire qui se prépare sera décisive.

Un aide-de-camp de Mina vient de passer dans nos rangs.

Parmi les prisonniers faits à Mataro se trouvent deux Français, Artaud (Joachim), lieutenant à la légion étrangère (le nom de l'autre ne m'est pas connu), et un Piémontais nommé Spiridone. Ces traîtres vont être jugés militairement.

Les autorités constitutionnelles de Mataro, sur un mandat d'amener de la junte, ont été conduites au quartier-général.

Extrait d'une lettre d'un capitaine de la garde royale, à ses parens, à Nismes.

Arenda, 16 mai 1823.

. . . . . Les chaleurs commencent à devenir excessives; heureusement que nous approchons de Madrid, et que là nous y passerons, j'espère, une bonne partie de l'été. Nous arriverons dans cette capitale le 23 de ce mois, sans coup férir; aucun ennemi ne se présente à nous, et la garde, afin de faire quelque chose, avait pris elle seule la route de Madrid par Arenda. C'est notre régiment qui forme l'avant-garde, et nous avons la douleur de ne pas voir un seul soldat constitutionnel; tous fuient à notre approche; la désertion est complète chez les rebelles; chez nous, pas un seul soldat n'a quitté ses drapeaux. On nous reçoit partout à bras ouverts; partout ce sont des fêtes, des illuminations, des chants, de *vive le duc d'Angoulême*, *vivent les Français*, *nos libérateurs*! *meurent les constitutionnels*! *meure Riégo*! *vive la religion*! *vive le Roi*! *vive Louis XVIII*! Voilà les cris de tous les Espagnols; jour et nuit on n'entend que cela; le peuple se livre à une joie folle; jamais on ne pourra décrire l'enthousiasme avec lequel nous avons été reçus à Burgos; pendant trois jours toute la ville et les campagnes voisines se sont livrées à la joie la plus grande; pendant trois jours toute la ville a été illuminée; tous les jours des feux d'artifice, des danses, des chants, etc., etc., se sont fait entendre. La force morale de l'opinion publique, en Espagne, a détruit déjà la force physique constitutionnelle; l'Espagne est royaliste et religieuse, et ne partage certainement pas la rebellion de quelques misérables factieux. *Le Constitutionnel* français devrait venir ici voir comme vont les choses, et il s'épargnerait la peine de débiter un tas de mensonges. Ne croyez rien de ce qu'il annonce. L'armée est excellente; elle brûle du désir d'aller combattre; mais les ennemis s'enfuient à son approche. Le duc d'Angoulême est adoré par elle; il s'occupe sans cesse de ses besoins; et cette campagne affermit pour toujours l'auguste famille des Bourbons sur le trône. L'armée fidèle ne compte pas un seul traître parmi elle. C'est au cri de *vive le Roi!* que les bataillons qui se sont battus se sont jetés sur les ennemis de l'ordre et de la société; ce cri, comme autrefois, est le ralliement des cœurs vraiment français. J'espère que cette guerre fera connaître les bons d'avec les mauvais.

Je vous écrirai plus amplement de Madrid; c'est du corps-de-garde que je le fais aujourd'hui.

J'embrasse, etc.

Bordeaux, 2 *juin*.

Les généraux de Bourmont et de Bordesoult marchent sur Séville contre les cortès, qui ont délibéré de conduire le roi à Cadix. L'on espère cependant, par une marche habile et bien combinée, couper les communications de Cadix à Séville.

ANGLETERRE.

Nouvelles du 2 juin.

L'intérêt que le peuple d'Angleterre prend à tout ce qui concerne son souverain, lui donne sans contredit le droit d'être pleinement instruit de l'état de la santé de S. M. La nature des attaques que S. M. a souffertes depuis quelques mois, et les circonstances qui les ont accompagnées ne sont arrivées que d'une manière tronquée et peu satisfaisante aux oreilles de ses sujets. Il y a environ huit jours que l'on a fait courir le bruit que le roi devait faire usage des eaux de Bath : une pareille ordonnance, à l'âge de S. M. et après tout ce qu'elle a souffert, est d'un bien mauvais augure pour l'opinion que ses médecins entretiennent de sa santé. Nous avons du reste quelque lieu de croire que, mardi et mercredi passés, S. M. a éprouvé une indisposition, sinon inquiétante, du moins sérieuse. Il serait à désirer que des avis authentiques et précis fussent donnés au public sur un objet d'un si haut intérêt. *(Times.)*

---

talens et les grâces, répareront avec elles les torts de la naissance et de la richesse. Des lectures dangereuses, l'étude mi-complète et mal dirigée des beaux-arts leur ont mis en tête ces idées chimériques. Elles veulent paraître intéressantes, et elles ne sont que folles.

Comme dans *les Deux Cousines* de M. Casimir Bonjour, on y voit une petite parente dont l'éducation simple n'a dérangé ni le cœur ni l'esprit, et qui finit par triompher des prétentions et de l'orgueil des demoiselles à pensionnat. On voit aussi dans *l'Auberge de Bagnères*, une espèce d'intrigant séducteur qui couche en joue les appas et les espérances de fortune d'une des jeunes personnes, en exaltant ses prétentions romanesques. Un vieux cousin, au lieu d'un père, fait la leçon à tout le monde, pardonne et marie. C'est la marche et le dénoûment des *Deux Cousines*.

On trouve même dans les détails quelques traits de comique qui donnent à ces deux ouvrages un singulier caractère de ressemblance. Mme de la Giraudière, dans *l'Auberge de Bagnères*, risque un certain *il faudrait que j'aille*, qui blesse la sensibilité grammaticale de sa fille Atala; et il échappe à Mme Dupré, dans *les Deux Cousines*, un *conséquent*, pris pour considérable, qui révolte l'érudition de la pédante Laure. Les sociétaires de la rue Feydeau ont joué un mauvais tour à M. Casimir en reprenant *l'Auberge de Bagnères*.

Cet opéra est un des derniers que l'ancienne et excellente troupe de l'Opéra-Comique a joué avec cette supériorité de talens qu'on ne retrouve pas au même degré dans la troupe acuelle. Mme Desbrosses, pleine des traditions de Mme Gonthier, et y ajoutant quelquefois les propres inspirations de son talent, ne peut pourtant que rappeler imparfaitement cette actrice. Mme Boulanger chante au moins aussi bien que chantait Mlle Rolandeau; mais sa grâce et sa figure ne remplacent pas la taille et la douce mélancolie de celle-ci, qui étaient en harmonie avec le rôle de la romantique et vaporeuse Atala. S'il ne s'agissait que de chanter, Mme Rigault ne laisserait rien à désirer lorsqu'elle joue les rôles de Mme Gavaudan; mais ses gestes *pointus*, son débit maniéré ne peuvent faire oublier les gentillesses si naturelles et si gracieuses de sa devancière qui, elle-même, ne faisait point oublier Mme Saint-Aubin.

Qui pourrait se flatter de remplacer Elleviou, le plus séduisant comédien de cette époque, qu'on avait appelé *l'acteur du chapeau rond*, (comme Molé, jadis, l'acteur de l'habit habillé), parce que, seul, il avait su mettre sur le théâtre les grâces et les manières modernes, et qu'il pouvait servir de modèle à quiconque voulait avoir, dans le monde, le maintien et la tournure d'un homme du bon ton. Toute l'intelligence de Huet ne saurait suppléer à ces dons naturels d'Elleviou. Mme Moreau savait faire valoir le faible rôle de la petite cousine, confié maintenant à Mlle Prévost. Cette jeune actrice reste définitivement à Feydeau. On a rompu l'engagement avantageux qu'elle avait contracté avec le Vaudeville, et elle ne quittera pas l'Opéra-Comique, où MM. les gentilshommes de la chambre l'ont jugée d'une utilité particulière pour certain genre de rôles. Vizentini est assurément un meilleur acteur que Lesage; mais que dire de Darboville, remplaçant Martin dans un rôle où il faut conserver quelque bon ton, et chanter plusieurs morceaux écrits pour une des plus belles voix de l'Europe? Nous engagerons plus que jamais Darboville à ne paraître que dans des rôles appropriés à ses moyens. Il a besoin, pour se soutenir au théâtre, de créer quelques rôles nouveaux. Si la comparaison se prolonge encore, c'est un acteur perdu : il ne doit plus compter que sur les suffrages de M. Leblond.

— Des nouvelles ont été reçues à Londres, d'après lesquelles les plus grands efforts se font en Galice pour la défense du parti constitutionnel. Le corps qui s'y organise est destiné à agir sur les derrières de l'armée française, et s'efforcera de délivrer Saint-Sébastien et Pampelune ; il pourrait même faire une incursion sur les frontières de France. Il paraît, en effet, que l'on n'est pas sans inquiétude à Bayonne. On travaille à mettre cette ville en état de défense, et l'on a transporté les prisonniers dans un lieu plus sûr. *(Sun.)*

— Un paquebot à vapeur fera voile de Londres le 4 juin, de Portsmouth le 5, et de Falmouth le 9, pour la Corogne, Lisbonne, Séville et Cadix. Ce bâtiment retournera à Portsmouth, après avoir pris à bord les dépêches du gouvernement et la malle à Séville.

— Un supplément au *Diario constitucional* de la Corogne, du 13 mai, contient d'abord une proclamation du commandant-général *ad interim*, Francisco Novella, dans laquelle il fait le plus grand éloge du général distingué, de l'homme libre, du vaillant guerrier sir Robert Wilson, et ensuite un discours prononcé par ce vaillant guerrier, et adressé aux soldats d'artillerie, à la milioe nationale, et aux volontaires de Burgos, de Tersol, d'Arragon et de San-Iago. Il commence par les remercier de l'accueil plus que distingué qu'ils lui ont fait. Il dit ensuite que ses sentimens sont ceux de la nation britannique, dont il est le représentant ; après quoi, il verse les outrages sur l'armée française et sur les Espagnols qui se sont déclarés pour elle. Il observe que l'Espagne est la nation la plus favorablement placée pour devenir puissante sur terre et sur mer, et que, si elle ne l'est pas, c'est à sa mauvaise administration qu'il faut l'attribuer : la liberté et son heureuse constitution repareront tout, Il termine en assurant que la victoire est certaine, puisque la cause est défendue par des cortès, véritables représentans de la nation, et des généraux d'une valeur éprouvée, tels que Mina, Ballesteros, Morillo, l'Abisbal et Quiroga.

— Une lettre particulière de Lisbonne, du 17 mai, contient ce qui suit :

« Le bateau à vapeur est arrivé d'Oporto en 24 heures. Il apporte la nouvelle qu'Amarante a reparu sur la frontière à la tête d'environ 2000 hommes de troupes de ligne portugaises et 8000 hommes de troupes irrégulières de guerillas ; il venait de Benevente et paraissait avoir l'intention de passer le Douro du côté de l'Espagne. Les chefs royalistes espagnols, Quesada et Merino, sont aussi dans le voisinage.

— Le président de la république haïtienne, Jean-Pierre Boyer, a publié, le 20 mars, une proclamation dans laquelle il dit qu'afin d'user de représailles envers les ennemis et les détracteurs de la république, toute commnnication avec des vaisseaux de commerce, entre Haïti et les îles situées à l'est ou à l'ouest de l'Archipel, était prohibée à compter du 1er mai. En conséquence, tous les vaisseaux susdits qui entreraient dans le port d'Haïti après le 1er mai seraient confisqués avec leur cargaison, moitié au profit de l'Etat et moitié au profit de celui qui aurait fait connaître la contravention. De même, tout vaisseau national qui aurait touché à une des îles susdites, devait être confisqué à son retour, le capitaine emprisonné pour un an, et, les hommes de l'équipage, chacun pour trois mois. Enfin, le pavillon national ayant été insulté, il est défendu à tout vaisseau haïtien d'entrer dans un port étranger quelconque jusqu'à ce que le gouvernement ait pris des mesures pour faire respecter le pavillon.

— Lord Byron a adressé de Gênes, où il se trouve maintenant, une longue lettre au comité grec, à Londres, dans laquelle il lui donne des conseils sur les meilleurs moyens d'être utile aux Grecs. Il faut leur envoyer des armes et des munitions ; ils n'ont pas besoin d'hommes si ce n'est de quelques officiers, surtout d'artillerie et de génie ; du reste les officiers qui se rendent en Grèce ne devront pas s'attendre à bien manger et boire ; ils vivront, au contraire, de privations.

C'est parce qu'ils s'en étaient formé une idée différente que la plupart des Philhellènes en sont comme dégoûtés. Les affaires des Grecs vont bien ; mais elles sont loin d'être terminées. L'opiniâtreté des Turcs est telle que pendant bien des années encore ils feront les plus grands efforts pour recouvrer les provinces de la Grèce.

Lord Byron termine sa lettre en disant que la délivrance de la Grèce sera du plus grand intérêt pour l'Angleterre, puisque, indépendamment des avantages qu'elle y trouvera pour son commerce, ces îles offriront aux Anglais qui voudront s'expatrier des moyens de colonisation bien plus avantageux que le Cap de Bonne-Espérance ou la Nouvelle-Galle. Le lord annonce, du reste, qu'il compte se rendre lui-même en Grèce.

ROYAUME DE FRANCE.

PARIS, 6 *juin*.

Il y a bien des choses qui s'oublient avant d'être expliquées ; mais il y en a dont on se souvient, et que le temps se charge d'éclaircir. De ce nombre est le départ précipité de M. le maréchal ministre de la guerre, pour le quartier-général de *Monseigneur*, sa nomination de major-général de cette armée, contresignée *Lauriston*, et inscrite dans les fastes du *Moniteur*, le déplacement subit des principaux chefs de son administration, le séjour de quelques instans de M. le maréchal à l'armée, son retour aussi prompt, aussi inattendu que son départ, l'ordonnance du Roi mise à néant sans avoir été révoquée, les nominations faites dans le ministère en l'absence de M. le duc de Bellune, détruites par le seul fait de son retour, la rentrée de ceux qui étaient sortis, la sortie de ceux qui venaient d'entrer : nous voudrions bien appeler cela du *gouvernement* ; mais, en vérité, il n'est guère possible.

Nous indiquâmes, dans le temps, les vues secrètes qui avaient dirigé cette singulière affaire, et nous mîmes dans nos expressions assez de réserve, pour ne pas leur donner le nom d'intrigues.

Nous prévîmes, en même temps, que le retour forcé de M. le maréchal, retour qui dérangeait de misérables calculs que nous appellerons, si l'on veut, *politiques*, n'arrêterait pas les projets formés contre M. le ministre de la guerre, et que les services inappréciables qu'il a rendus, en préparant les brillans succès de notre armée, sa loyauté, sa droiture, ne seraient, pour les hommes *à calculs*, que des embarras et des inconvéniens.

Si nous en croyons les bruits qni se répandent dans le cercle des personnes les mieux instruites, notre prévoyance ne serait que trop justifiée. M. le maréchal serait en butte à mille contradictions journalières ; on ne lui pardonnerait pas d'avoir trouvé dans l'opinion publique royaliste un appui contre certaines intrigues ; on lui ferait éprouver des dégoûts qui rebuteraient un caractère moins ferme et moins noble. N'ayant pu réussir à le supplanter, on voudrait l'obliger à se retirer de lui-même. Espérons que, soutenu par le sentiment du bien qu'il a fait et de celui qu'il peut faire encore, M. le duc de Bellune déconcertera toutes ces trames odieuses. Qu'il ne se lasse point de lutter contre ses infatigables ennemis ; sa cause est celle du royalisme, elle triomphera.

Au reste, suivant les mêmes bruits, M. le maréchal ne serait pas le seul ministre qui aurait encouru la défaveur, non pas royale, mais ministérielle. Un autre serait aussi sur le point de céder sa place, par suite d'un arrangement, à la vérité, *fort commode*. Le personnage disgracié aurait, dit-on, pour successeur un de ses confrères à qui le fardeau de l'administration a paru si pesant qu'il semble avoir renoncé, depuis dix-huit mois, à essayer même de le soulever. Ses amis se flattent que le nouvel emploi qu'ils lui destinent aurait pour lui l'effet de l'air natal et lui rendrait ses forces. Nous formons des vœux pour le succès de cette intéressante expérience.

Depuis que certains bruits d'arrangemens occultes, de clauses secrètes pour des *intérêts matériels* se sont répandus au sujet du coryphée des journaux révolutionnaires, l'attention publique se porte avec plus de curiosité que jamais sur les articles du *Constitutionnel*. On croit y voir déjà une certaine tendance au *ministérialisme* de la part des *intéressés* ; ils évitent avec soin toutefois les transitions brusques qui pourraient les trahir. Quant au royalisme, ils en sont bien loin encore ; ils se font une couleur mitigée. On voit pourtant qu'ils penchent pour deux ministres qu'ils désignent comme dirigeant la politique de notre cabinet.

C'est surtout dans ses articles sur l'Espagne qu'on cherche à épier la situation nouvelle du *Constitutionnel*. Son silence aujourd'hui devient une espèce de désappointement pour les explorateurs. Avant-hier il s'est tu, mais il a parlé hier ; il s'est élevé de nouveau contre le parti qui a forcé, dit-il, le ministère à la guerre, malgré la répugnance qu'avaient montrée contre elle les deux ministres di-

---

On raconte sur ce chef de claqueurs une anecdote récente que nous livrons comme nous l'avons reçue et sans la garantir. Quelques jeunes élèves de la faculté de droit, voulant connaître ce digne soutien des médiocrités théâtrales et mettre un terme à ses applandissemens illicites, se rendirent au parterre de l'Opéra-comique ; et, avisant, sur la septième banquête du côté droit, uu petit homme gras et sale, à physionomie commune, les bras croisés sur sa poitrine, entouré de quelques gens à mine suspecte, qui sentaient la pommade et disaient des sottises, ils jugèrent qu'ils avaient rencontré l'ennemi ; la trivialité des propos de ces messieurs, qui s'entretenaient encore de la première représentation de *Nicolas Remi*, ne laissa plus de doute. Nos jeunes étndians cernent le groupe et manifestent hautement l'hostilité de leurs projets. Leurs voisins y applaudissent ; la terreur s'emparant des claqneurs, les premières scènes ne sont soutenues ni par M. Leblond, ni par ses acolytes qui,

Les mains dans le gilet, les regards affligés,
Imitaient son silence autour de lui rangés.

Huet, Lemonier, Mad. Rigault, étonnés de ce silence inaccoutumé, redoublent d'efforts, et, soignant alors davantage et leur chant et leur jeu, obtiennent enfin du parterre et des loges de légitimes applaudissemens. Mais Ferréol se présente ; personne ne rit ; une pièce gaie de M. Sewrin ne déride personne ; Darancourt chante faux et n'est pas applaudi ! il ne perd pas courage, il fait un contresens et les claqueurs se taisent ! Ponr cette fois, l'alarme est au foyer comique, les coulisses sont déroutées, les inquiétudes naissent, l'agitation marche derrière le rideau. On se demande avec anxiété si Leblond est absent.

Bientôt l'espoir renaît ; une circonstance a signalé la présence de l'héroïque claqueur, qui n'y tenait plus, commençait à se trouver incommodé d'une répétition d'applaudissemens. Heureusement pour lui, Darboville fait un trait de mauvais goût. O force du naturel ! puissance de l'habitude ! le héros du parterre l'en récompense aussitôt par un double bravo. Inquiet cependant des suites de son transport et des murmures menaçans qui se font entendre : « Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! s'écrie-t-il aussitôt, comme Pourceaugnac quand il est reconnu par la justice. Cette courageuse ingénuité lui valut son pardon ; il garda le silence pendant le reste de la soirée. Les acteurs n'en furent pas meilleurs, il est vrai ; mais le public y gagna du moins de ne pas les entendre applaudir.

M. Valabert, qui a débuté lundi dernier, dans *Maison à vendre*, par le rôle de Versac, possède toutes les grâces et toute la gaîté d'un vieil amateur du théâtre de Doyen. Sa voix a la fraîcheur et la justesse de celle d'Alfaire. On n'a pas sifflé ; mais on a ri. Le joli opéra de *Maison à vendre*, joué et chanté par M. Valabert, ressemblait à une mauvaise plaisanterie. Il paraît que cette première épreuve a suffi ; on n'annonce pas la continuation des débuts de ce soi-disant jeune premier. A.

ANNONCE.

Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, par Mlle Vauvilliers. Seconde édition. Deux vol. in-8°.

A Paris, chez Leblanc, imprimeur-libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés ; chez Edouard Garnot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 7 ;

Et chez C. J. Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n. 17.

rigeant, l'un à Vérone, l'autre dans le conseil; il a comparé le passage de la Bidassoa à celui du Rubicon; il a recommencé ses philipiques contre les défenseurs de l'autel et du trône; et, avec sa bonne foi accoutumée, il nous a montré Bessières, voulant piller Madrid, déçu dans ses *fanatiques* espérances; il nous a représenté Mina comme un très-habile partisan; il a repoussé l'opinion que la majorité de l'Espagne bénit l'invasion française. « S'il en était ainsi, s'est-il écrié, rien ne s'opposerait à ce qu'un détachement allât chercher le roi à Séville et le ramenât en triomphe à Madrid. » Mais notre armée, selon lui, n'est pas assez nombreuse pour rien entreprendre, pour rien décider par les armes. Aussi place-t-il toutes *ses espérances* dans les négociations.

Ici l'intention est visible : plutôt que d'aider l'Espagne royaliste à rétablir la monarchie, il faudrait traiter avec les rebelles et leur laisser le pouvoir. Le *Constitutionnel* n'a donc point changé d'opinion; il n'a fait que varier ses formes de style.

Il avoue pourtant que la conduite de l'Angleterre paraît indécise et même un peu rétrograde; mais il ne peut admettre qu'elle voulût souffrir l'établissement en Espagne d'un nouveau mode de gouvernement, fondé par nous et sous l'influence de nos baïonnettes.

Ainsi, tout bien examiné, le *Constitutionnel* est encore en deçà des Pyrénées, et sur la même ligne où était le *Journal du Trésor* il y a six mois; tel est le seul fruit de son agiotage politique. Au contraire, le *Journal du Trésor* suit notre quartier-général avec une certaine assurance toute martiale, qui n'est pas un des moindres contrastes qu'offre le souvenir de ses opinions passées. On aperçoit que tout espoir d'accommodement mixte s'est à peu près évanoui. L'Abisbal est *bien certainement à Madrid, mais il s'y cache;* les cortès ont craint à Séville que le roi ne fût délivré par le peuple, et *on a doublé ses gardes.* Il y a loin de là au délire d'aveuglement qui transportait, il y a peu de jours, tous les gens du Trésor. Un peu d'humeur perce même contre les constitutionnels; on avoue que leur position dans Madrid était humiliante; que le peuple leur a fait de tristes adieux; qu'il les a couverts d'imprécations et d'injures. Quant à Zayas, il a voulu, après avoir fusillé ses concitoyens, assister à l'entrée des Français; mais sa curiosité a manqué lui coûter cher, et sans une escorte de la garde qu'on lui a donnée pour sortir de la ville, il aurait été mis en pièces. La désertion est immense dans les rangs ennemis. Les généraux constitutionnels conviennent que leur constitution est absurde; que les cortès sont méprisées; mais quand on leur parle de délivrer leur roi et leur pays, ils répondent : *peut-être que cela se fera.* Qu'il y a loin de ce *peut-être* aux espérances qu'on avait fondées sur le jeu des ressorts diplomatiques!

Non, cette guerre ne sera pas éteinte avec de la diplomatie ministérielle. La valeur brillante, l'admirable constance de nos troupes et l'élan de toute l'Espagne royaliste, voilà les vrais mobiles qui abattront la révolution péninsulaire; et ce Mina, si habile partisan aux yeux du *Constitutionnel*, succombera sous les forces qui vont l'accabler et que des ordres contradictoires avaient détournées dans leur marche? Le général Molitor enfin a repassé l'Ebre de nouveau pour réunir ses troupes à celles du général Pamphile de Lacroix et se reporter avec elles sur la Catalogne, pour opérer contre Mina et ses lieutenans, de concert avec le maréchal Moncey.

Ce matin, avant le déjeûner, le roi a travaillé avec S. Exc. le marquis de Lauriston, ministre de sa maison.

A onze heures, M. l'abbé Feutrier, prédicateur du roi, a été honoré d'une audience particulière par S. M.

A midi le Roi a entendu la messe dans ses appartemens.

S. Exc. le président du conseil des ministres a travaillé ensuite avec S. M.

A trois heures, le Roi a été se promener du côté de Choisy.

Les Enfans de France sont allés à Bagatelle, et S. A. R. madame la duchesse de Berri, au bois de Boulogne.

M. le comte de Bétizy, gouverneur du château des Tuileries, est très-mal.

— Mardi, 3 de ce mois, le baron Trouvé, imprimeur-libraire, a été admis à l'honneur de présenter à Madame la duchesse de Berri un ouvrage intitulé : *Trésor poétique* (1), dont S. A. R. avait daigné, pour elle et ses augustes enfans, agréer la dédicace.

Déjà, le dimanche 25 mai, il avait obtenu la même faveur des Enfans de France, et lorsque Mad. la vicomtesse de Gontaut, leur gouvernante, fit voir à MADEMOISELLE la gravure placée en tête du premier volume, cette Princesse, avec toute sa grace enfantine, reconnut et nomma vivement sa mère et Mgr le duc de Bordeaux.

— Une ordonnance royale du 4 juin autorise le ministre des finances à procéder à la vente par soumissions cachetées d'une somme de 23,114,516 fr. de rentes cinq pour cent consolidés, appartenant au Trésor, et qui sera délivrée à la compagnie qui en offrira le prix le plus élevé.

A la suite de cette ordonnance, *le Moniteur* publie l'annonce de cette vente et le modèle de soumission.

— Les sieurs Etienne-François Payproux et Edouard Corbière, éditeurs responsables du journal *la Nacelle*, qui se publie à Rouen, se sont pourvus en cassation contre un arrêt de la Cour royale de cette ville, rendu contre eux pour contravention aux lois de la presse. Cette affaire sera jugée jeudi prochain.

— Le même jour elle prononcera sur le poruvoi du sieur Legracieux, éditeur du *Courrrier français*, et des sieurs Cassano et Orsa, éditeurs du *Pilote*, contre l'arrêt de la Cour royale de Paris, rendu en audience solennelle, le 27 avril, qui a condamné à 15 jours de suspension les deux journaux susnommés.

— Les révolutionnaires n'apprendront pas sans quelque dépit que le gouvernement des Etats-Unis vient de reconnaître l'empire brésilien ou plutôt la monarchie brésilienne, et de nommer un ministre pour résider auprès du chef légitime de cet empire, héritier de l'illustre maison de Bragance. Par cette démarche empressée, le gouvernement américain a ravi la priorité de la reconnaissance de l'empire du Brésil aux monarchies de l'Europe qui ont un bien plus grand intérêt au maintien de la royauté dans le nouvel hémisphère.

— Les ministres de Russie, d'Autriche et de Prusse doivent partir lundi pour Madrid.

— On écrit de Lyon, le 2 juin :

« De nouveaux troubles ont éclaté hier ici, à l'occasion de l'arrestation de deux individus par la force armée. Il a fallu faire mettre encore la garnison en mouvement; jusqu'à onze heures, il y a eu des attroupemens devant le corps-de-garde de l'Hôtel-de-Ville; les quais, la rue de la Barre, le pont, tout était obstrué par une foule considérable et ameutée. Il a fallu toute la crainte qu'inspire une charge de cavalerie pour dissiper les assaillans, qui s'obstinaient à dégager les prisonniers. Sans la prudence des officiers qui commandaient les troupes, ce nouvel essai de rebellion aurait pu avoir des suites fâcheuses.

» Depuis deux mois on savait positivement que ces hommes, qui se disent libéraux, quoiqu'ils n'agissent que d'après les principes de la plus odieuse tyrannie et du despotisme le plus absolu, saisiraient la première occasion ou plutôt le premier prétexte pour faire éclater leur rage de ce que *cent mille Français ont répondu si honorablement à l'appel d'un Bourbon pour secourir un Bourbon malheureux.* Depuis la journée du 26, où l'autorité, au premier signal du tumulte, se montra telle qu'elle devait être, d'abord paternelle, et ferme ensuite, les rassemblemens continuèrent le soir, soit sur la place de la Comédie, soit dans les cafés environnans. Au spectacle, toutes les allusions contre les magistrats étaient applaudies à outrance; on cherchait à semer la division entre l'autorité municipale et l'autorité militaire.

» Vendredi, 31 mai, M. le maire publia une ordonnance de police; tout le monde fut frappé de la phrase suivante, que chacun interprêtait à sa manière : « C'était avec le plus grand regret, disait le » magistrat, qu'il avait été obligé d'employer la force armée dans la » journée du 26, à l'occasion d'une actrice, Mme Léon Fauvet. » Cette actrice devait reparaître le lendemain de l'ordonnance du maire; les séditieux irrités menacèrent de mettre tout à feu et à sang; les mesures les plus sages et les plus énergiques furent ordonnées; les factieux, voyant qu'ils allaient échouer dans leurs projets, eurent recours à d'autres moyens : ils circonvinrent l'autorité. L'affiche du jour était déjà posée dans tous les coins de la ville, quand, le samedi, à midi, on en fit placarder une seconde, portant : *Changement de spectacle, par la fuite subite et imprévue de Mad. Léon Fauvet.* A la vue de cette affiche, *les frères et amis* laissent éclater des transports de joie, et on les entend s'écrier : *Nous l'emportons enfin! la victoire est à nous!* Ainsi, quelques factieux sont parvenus à leur but; l'audace, la résistance, l'ont emporté : ils ont vaincu l'autorité. Mais que lui a servi la faiblesse? Le tumulte d'hier prouve assez qu'il ne faut jamais reculer devant la révolte. Trente-deux ans de révolution ne l'ont malheureusement que trop appris. »

— Le bateau à vapeur dit *le Guillaume Tell*, dont on a annoncé la construction, a été lancé à Genève, des *Eaux-Vives*, le 28 mai. Le service entre Genève et Lausanne a commencé dès les premiers jours de juin.

LOTERIE ROYALE DE FRANCE.

Tirage de Bordeaux du 2 juin.

34 — 51 — 47 — 42 — 28.

BOURSE DE PARIS, DU 5 JUIN.

Cours des effets publics.

Rentes.—Cinq p. 100 cons, j. du 22 mars 1823.—88f 20c 25c 35c 30c 88f 40c 30c 25c 30c 25c 20c 25c 88f 87f 90c 95c

Fin courant, ouvert à. . .	88f 50c
—plus haut.	88f 50c
—plus bas	87f 75c
—fermé à.	88f 10c
A prime fin courant.	
—plus haut. 89f 80c dont	01f 00c
—plus bas.. 88f 65c dont	01f 50c
A prime fin prochain	
—plus haut. 90f 50c dont	00f 50c
—plus bas.. 89f 90c dont	00f 50c
Diff. du comp. fin du mois.	10 à 05c

Report d'un mois à l'autre. 00 à 00c

Rec. de liquid.—Ech. du 22 mars 1824. Final. 8 et 2. 101f 30c

1825. 9 4. 000f 00c

An. à 4 p. 100, j. du 1er janv. 1823. 1065f 00c.

Act. de la B. j. du 1er janv. 1823. 1590f 00c.

Obl. de la ville de Paris, j. de janv. 1823. — 1265f

Fonds étrangers.

Rentes de Naples, 5 p. 100, jouiss. 1er j. — 76 3/4 1/2 5/8 1/2

Obligation de Sicile 00

Rentes d'Espagne 43 1/2 à 42 1/2

Obligations d'Espagne 00

---

(1) Trois volumes in-8°, avec une gravure représentant LL. AA. RR. Madame la duchesse de Berri, Mgr le duc de Bordeaux et MADEMOISELLE.

Prix : papier fin des Vosges, 21 fr., et satiné, 24 fr.; et par la poste, 26 et 29 fr.

A Paris, chez C. J. Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N. 17.